

PAR L'AUTEURE DE « PAR LE SANG DU DÉMON »

VIRGINIA SCHILLI

The book cover features a dark, textured background of green ivy leaves and some autumn-colored maple leaves. In the upper left, a bronze wolf mask with large, pointed ears is partially obscured by a green leaf. In the lower left, a golden crown with three purple gemstones is visible. A large, ornate sword with a silver blade and a golden hilt is positioned diagonally across the right side of the cover. The title 'HURLER AVEC LES LOUPS' is written in large, golden, serif capital letters across the center, with 'TOME I' in smaller golden letters below it.

HURLER AVEC LES LOUPS

TOME I

Échapper à sa destinée, mais à quel prix ?

Virginia Schilli

Hurler avec les loups

© Virginia Schilli, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7595-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT DE CONTENU

VIOLENCE, MORT ANIMALE, MEURTRE, VIOL, SEXISME, MISOGYNIE,
DESCRIPTION EXPLICITE DE BLESSURES.

Le loup ne l'a pas belle non plus
Qui dans les chaînes doit
Attendre le crépuscule des dieux

Lokasenna, poème eddique.

*
*
*
*
*

1

— Des porcs. Crasseux et laids à souhait !

— As-tu bien regardé cette femme ? Plutôt une chèvre, si l'on s'attarde sur ses traits allongés et sa mâchoire anguleuse.

Hiona opina du chef, se rangeant à mon opinion.

— Je dirais même, une chèvre des steppes, au vu de son poil roux collé de suint, renchéris-je. Et as-tu vu le nombre d'enfants ? J'en ai aperçu six ! Et la mère avait l'air encore pleine !

— Ces gens n'ont donc aucun empire sur leurs propres instincts ? Dans un pays où ils doivent disputer au reste de la faune les quelques racines et glands que le gel n'a pas détruits, et cela la moitié de l'année ?

— Ils ont sans doute autant d'enfants pour se tenir chaud, la nuit. Et cela fait plus de bras pour aller glaner, hasardai-je. Tu devras te faire à ces mœurs archaïques, toi, la future reine du Nøttlandt !

Ma sœur me jeta ce regard noir, mis au point tout spécialement pour les fois où je lui remémorais, non sans ironie, le but de notre voyage.

Trouver à quels animaux, répugnants de préférence, nous faisaient penser les vilains qui peuplaient ces mornes campagnes, était un jeu bête et cruel que je venais d'inventer. Cette conversation inepte nous avait gardées hilares pendant tout le jour, mais, à présent qu'une nuit précoce s'installait sur les landes glacées du Nøttlandt, notre entrain mourait avec ce soleil rouge, l'un comme l'autre happés par les ténèbres. L'été, précoce et brûlant en Jénovie, se heurtait

violemment dans mon esprit à ces paysages encore en sommeil.

À sept semaines de trajet de notre citadelle de porphyre bordée par des pinèdes, dominant champs de lavande et plantations d'oliviers à perte de vue, il se trouvait donc un pays au relief accidenté où le printemps n'avait pas l'air de vouloir s'installer. Quant à la chaude saison et ses vents torrides aux effluves de figes, il ne devait plus en subsister ici que quelques fruits acides et pâles, s'épanouissant à la faveur d'un filet d'air tépide ayant franchi un océan déchaîné, avant de se heurter à la barrière de ces montagnes.

Je soupirai sur un autre jour envolé à jamais, passé à être bringuebalées, ma sœur et moi, dans un char dont les cahots sur la route de terre gelée me retournaient l'estomac. Inexorablement se réveillait la nausée que je m'évertuais à refouler depuis que nous avons débarqué sur l'île de Meiriona, la veille au matin.

Moi qui avais pris part à cette expédition dans le but de découvrir le vaste monde, je venais de passer des semaines confinée dans la cale d'un navire pour me retrouver avec un panneau de bois perforé de motifs minuscules, en guise de fenêtre sur l'immensité. Nous sortions à peine plus d'une heure par jour, par nuit noire, afin de nous dégourdir les jambes sous haute surveillance. Le but était d'éviter que les sauvages aux visages peints du dehors n'aperçoivent deux femmes de la plus noble naissance et qu'il ne leur prenne l'envie de nous enlever.

J'avais certes essayé de négocier un supplément de liberté auprès d'Edwin Léonard, capitaine de la garde royale de la cour de Jénovie, en charge de cette expédition. Ce jeune homme taiseux et froid me passait, habituellement, la plupart de mes caprices. Peine perdue. J'avais argué que s'il s'était trouvé des barbares assez hardis et rusés pour déjouer la surveillance de ses hommes, jamais ils n'auraient risqué des représailles pour m'enlever, *moi*.

Ma sœur Hiona était une gemme d'une incommensurable beauté, un joyau rare et d'une pureté sans égal, dans l'écrin de ce chariot exigu que nous partagions avec nos suivantes respectives. N'importe quel homme, roi ou crève-la-faim, découvrant pareille beauté, une telle somme de perfections, aurait été ébloui et serait tombé sous le charme. En comparaison, je représentais tout au plus le collier destiné à une fille de basse noblesse, une mesquine enfilade de pierres ternes aux défauts trop visibles. En d'autres termes, à côté de Hiona, j'étais invisible.

Pour fugace qu'elle se révélât en ces terres septentrionales, la tombée de la nuit déployait des reflets de moire absolument enchanteurs sur les mille lacs émaillant cette lande spongieuse. Cela m'évoquait une couverture moelleuse rebrodée de perles qui tomberait sur la nature et ses habitants, en prévision d'une autre longue nuit de gel.

Il n'y avait qu'à ce moment que la voûte céleste arborait une palette de pourpres assez riche pour me faire oublier la monotonie de ce paysage, encore en partie recouvert d'un tenace linceul neigeux qui étouffait toute vie, du ruban argenté de la mer, au loin, jusqu'aux sommets mouchetés de noir d'une chaîne de montagnes nous barrant l'horizon, à l'opposé. Cette beauté me ravageait l'âme et me brûlait le cœur.

J'étais frappée d'un accès de mélancolie à chaque crépuscule. J'ignorais pourquoi, mais cette brève débauche de couleurs vives, ces roses qui viraient au violet puis au noir, me plongeait dans un état de tristesse indicible. Cette malédiction me poursuivait d'aussi loin que je parvenais à remonter dans mes souvenirs. Je ressentais, plus que quiconque, la perte d'un jour comme le raccourcissement impitoyable de l'existence. L'angoisse me prenait à la gorge. Les larmes me montaient aux yeux, parfois.

Je sentis peser le regard faussement candide de Hiona sur moi. Sans doute devait-elle se demander quels démons pouvaient bien m'habiter. Ma position dans notre fratrie confinant mon existence à une vacuité absolue, j'étais supposée, dans son esprit, ne ressentir ni amour ni haine. La passion constituait une notion qui ne s'appliquerait jamais à rien me concernant.

Que j'aurais aimé qu'il en fût ainsi ! Je parvenais d'ordinaire à masquer ce supplément de noirceur sous le fard outrancier de l'ironie. J'étais capable d'une vivacité d'esprit qui la ravissait, de même que de plaisanteries qui la faisaient se tordre de rire. Je devais à la fois la distraire et lui donner un sentiment de sécurité, tel un bon petit animal de compagnie.

Laisser le silence s'installer au moment où j'étais la plus vulnérable, c'était lui donner l'occasion de m'observer de trop près. Dire que nous nous connaissions bien relevait du mensonge. Nous n'avions partagé, avant que ne débute ce long périple, que quelques heures d'oisiveté quotidiennes.

Je ne voulais pas risquer qu'elle remarque avec quelle voracité je suivais Edwin des yeux, à chaque fois que son cheval frôlait notre chariot. Comme le

son de sa voix, même étouffé par la gouaille des spadassins, lorsqu'il apostrophait avec véhémence un de ses cavaliers, me faisait lever le nez d'un récit d'aventures lu maintes et maintes fois.

La pensée que, d'un moment à l'autre, la halte pour la nuit allait être déclarée suffit à dissiper mon vague à l'âme. Avec quelle félicité je sautai de ce maudit tombereau, au moment où le vantail fut ouvert ! J'accueillis l'air glacial avec délectation, tandis que je laissai Ruffine et Bricelaine, nos suivantes, porter assistance à ma sœur. Il n'était pas aisé de s'extirper d'un véhicule aussi exigu, surtout quand le port d'un fourreau brodé de fil d'argent, sous une pelisse plus lourde que soi-même, imprimait une raideur certaine aux mouvements.

Je prêtai une oreille lasse à leurs sempiternelles lamentations sur la rudesse du climat, tout en avalant rapidement une bolée de soupe chaude prélevée à la ration des soldats. Mon estomac était noué à la pensée que, dans quelques instants, j'allais retrouver Edwin le centaure. M'enivrer de son odeur de cuir et de sueur pendant qu'il m'étourdirait de baisers plus violents que des morsures.

Nous entretenions depuis plusieurs années une relation ambiguë faite de brèves rencontres dans des endroits dérobés, d'embrassades fougueuses qui me laissaient parfois les lèvres en sang, et de faveurs sensuelles qui auraient pu me valoir le cloître...

J'avais le sentiment d'avoir trouvé en Edwin la seule personne à me comprendre en ce monde, même si chacun de ses mots était compté. Nous étions deux êtres solitaires éprouvant, de temps à autre, le besoin de nous rapprocher d'un semblable.

Rassérénée par la chaleur qui se diffusait dans mon corps, je m'éclipsai à reculons. La piétaille avait le nez dans sa gamelle, lorgnant déjà sur la marmite de vin chaud. Ma sœur et les belles dames de sa suite prendraient un repas autrement plus raffiné, dans un chariot aménagé en salle à manger. Ce soir encore, elles boiraient dans des verres de cristal des liqueurs que, pour ma part, je n'étais pas assez distinguée pour apprécier. De tels élixirs vieilliss en fût de chêne ne me laissaient qu'un goût âpre et une sensation de brûlure désagréable dans la gorge.

Bien sûr, si le Haut-Roi de Jénovie, notre père, n'avait pas été retenu par les glaces sur son galion, j'aurais été bien en peine de leur fausser compagnie pour aller me livrer à des actes de dépravation. Sans doute ne m'y serais-je pas

risquée, même pour les splendides yeux verts d'Edwin. Mon audace, que d'autres appelaient dans mon dos impudence ou mauvaise éducation, avait ses limites.

D'après les renseignements du capitaine, le Haut-Roi Gregor et son escorte nous précèderaient de peu à Gersjader, la capitale que nous devons atteindre d'ici deux jours, tout au plus. Grâce à son entêtement à vouloir rendre une visite impromptue au patriarche d'un clan norrois isolé au bout d'une île au climat encore plus épouvantable qu'ici, source principale de l'approvisionnement en ambre de la Jénovie, j'avais été récompensée de ma patience par dix jours de relative liberté.

Ce soir plus que jamais, sentant la fin de l'épiphanie approcher, j'étais résolue à donner libre cours à mes pulsions. Car après tout, que je sois claquemurée dans cette minuscule boîte roulante, enfermée à clé dans des appartements grands comme une ville, bordant des jardins d'une luxuriance insolente, ou sur le point de pénétrer dans le bastion de pierre nue d'étrangers retors, j'étais toujours un animal captif.

J'avançai à pas de loup, sûre de ne pas être observée, sur la couche spongieuse de tourbe. Mes bottes de cuir me protégeaient de l'humidité ambiante, mais pas du froid. À peine le temps de regretter de ne pas m'être encombrée de chausses fourrées, à la mode norroise, que je sentis un souffle chaud sur ma nuque.

Une silhouette plus noire encore que la pénombre me toisait, conquérante. Avec quel empressement indigne de ma condition je sautai au cou d'Edwin et recherchai ses lèvres ! Hiona, qui faisait autorité en matière d'art amoureux et d'ébats, aurait eu sans doute beaucoup à dire devant pareil spectacle. Elle m'aurait grondée, sur un ton pontifiant de grande sœur et m'aurait fait la leçon.

Ne pas montrer mon désir avec autant d'emphase, en premier lieu. D'ailleurs, mon élan sembla le prendre au dépourvu. Et sans doute aucun, n'aurais-je pas dû le laisser agripper mes cuisses, lorsqu'il répondit enfin à mes ardeurs pour me soulever et me plaquer contre un arbre. Il se mit à dévorer ma bouche, ma gorge, la naissance de mes seins.

Outre l'odeur entêtante du cuir de son plastron, je décelais sur lui, ce soir, des parfums d'iode, de fougère et d'épices qui ravissaient mes sens. J'appréciais le fait qu'il ait pris la peine de faire ses ablutions, lui qui depuis sept semaines vivait à la dure. Sa peau, lisse et froide tel un marbre, avait un goût de sel et de sueur fraîche. De quoi mettre aux abois le fauve qui sommeillait en moi.